

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

Puis presque aussitôt il ajouta : — Que fait la prisonnière ?
— Elle pleure, capitaine, et se débat autant que le lui permettent les liens dont nous avons été obligés de la charger...
— Comment ! — s'écria Denis, — vous l'avez attachée !...
— Hélas, oui, capitaine, puisqu'il le fallait !... mais avec toutes sortes d'égards !... seulement, nous avons été obligés de serrer un peu fort...
Denis frappa du pied la terre, mais ne répondit pas.
— Avez-vous là une corde ? — demanda-t-il au bout d'un instant.
— Nous en avons toujours, capitaine...
— Allez la chercher et apportez-la ici.
— A l'instant, capitaine.
La sentinelle s'éloigna, et revint au bout d'un instant avec un bout de corde d'une fort raisonnable longueur.
— Capitaine, — dit-il, — voilà l'objet.
— Bien. Vous allez m'attacher les mains derrière le dos...
— Comment avez-vous dit, capitaine ?...
— S'écria le bandit qui croyait avoir mal entendu.
Denis répéta son ordre.
Le chevalier du poignard obéit aussitôt, mais sans s'expliquer l'étrange caprice de son chef.
— Dites à Hermann de venir me parler, — reprit Denis quand l'opération fut faite.
Hermann commandait en troisième et remplissait les fonctions de lieutenant quand Roncevaux faisait celles de capitaine. Il accourut.
— Hermann, — lui dit notre héros, — vous allez me conduire auprès de la prisonnière, dont vous détacherez les liens, puis vous nous laisserez seuls ensemble pendant cinq minutes, rien que cinq minutes, vous m'entendez ? Au bout de ce temps, vous viendrez me reprendre, et je vous donnerai mes ordres...
— Ce sera fait, capitaine.
— En présence de mademoiselle de Kergen, vous me traiterez comme si j'étais votre prisonnier... avec quelques égards, cependant, mais que votre politesse soit rude et comme contrainte...
Hermann s'inclina en signe d'adhésion.
— Allons... — fit Denis.
Quelques secondes de marche suffirent pour amener nos deux personnages à l'entrée d'une grotte spacieuse, pratiquée par la nature dans un amoncellement de rochers, assez semblables à ceux qui ne sont pas une des moins pittoresques beautés de la forêt de Fontainebleau. L'issue de cette grotte était presque entièrement masquée par les pousses vigoureuses de jeunes arbres et par un épais rideau de plantes grimpantes.
Denis et Hermann entrèrent.
Sous les voûtes de la grotte, l'obscurité était plus profonde encore que dans la forêt ; l'œil ne pouvait donc rien distinguer, mais on entendait le bruit de gémissements étouffés et plaintifs.
C'étaient les sanglots de Marguerite, comprimés par le bâillon qui couvrait sa bouche et une partie de son visage.
La jeune fille, assise, ou plutôt à demi couchée sur un gros tas de mousse et de feuilles sèches, n'avait pas cessé de pleurer amèrement depuis qu'elle s'était vue séparée violemment de Raoul de Navailles et livrée aux mains des bandits.
Denis, on s'en souvient, accablé en apparence par le nombre, et vaincu, avait été renversé en sa présence et garrotté étroitement. Elle ignorait si, dans cette lutte désespérée, il n'avait pas reçu quelque blessure grave et peut-être mortelle. Son inquiétude en était doublée, et elle pleurait sur lui aussi bien que sur elle-même.
Une heure auparavant, elle avait trouvé moyen de desserrer les nœuds qui retenaient une de ses mains. Cette main une fois libre, avait dérangé son bâillon et appelé à son secours, de toute la force de son épouvante et de son désespoir. Mais cet appel suprême n'avait eu d'autre résultat que de donner l'éveil aux bandits. L'un d'eux, nous le savons déjà, avait pris soin d'attacher plus solidement et plus étroitement les liens qui chargeaient la prisonnière.
XXVIII. — DENIS ET MARGUERITE.
Voilà où en étaient les choses au moment où Denis et Hermann entrèrent dans la grotte.
Hermann s'approcha de la prisonnière.
— Mademoiselle, — lui dit-il, — je viens vous affirmer de nouveau que nous n'avons aucune mauvaise intention à votre égard, et la preuve, c'est que nous ne refusons point de vous laisser communiquer avec votre compagnon de captivité (captivité passagère, du reste)... Nous espérons que sa présence vous consolera mieux que tout ce que je pourrais ajouter...
En entendant ces paroles qui lui rendaient

la vie et l'espoir, Marguerite fit un effort pour se soulever, mais ne put en venir à bout.
Hermann desserra les liens qui la retenaient captive, et dénoua le mouchoir qui lui servait de bâillon.
— Où est-il ? — s'écria vivement Marguerite, profitant ainsi de la parole qui lui était rendue.
— Le voilà, — répondit Hermann en poussant Denis par les épaules, — vous pouvez rester ensemble pendant quelques instants ; seulement, et c'est un bon avis que je vous donne, ne cherchez à fuir ni l'un ni l'autre... nos sentinelles sont vigilantes, et vous perdriez, par une tentative d'évasion, tout droit à cette bienveillance dont nous vous donnons une preuve.
Ceci dit, Hermann tourna sur ses talons et sortit de la grotte, laissant Denis et Marguerite en face l'un de l'autre.
Marguerite, dont les yeux, accoutumés déjà à l'obscurité, apercevaient un homme debout en face d'elle, mais ne pouvait distinguer les traits de cet homme, brûlait d'entendre la voix de celui qu'elle aimait, afin de voir son espérance se changer en certitude.
— Raoul, — murmura-t-elle, — est-ce vous ?... est-ce bien vous ?...
— Oui, — répondit le jeune homme d'une voix basse et profondément émue, — c'est bien moi, qui suis prêt à mourir pour vous, et qui tremblais de ne plus vous revoir...
— Ah ! — répliqua Marguerite avec expansion, — puisque vous êtes auprès de moi, il me semble que je n'ai plus peur !...
— Et vous avez raison, car, après vous avoir perdue, je vous sauverai, je le jure...
Après un silence, Raoul ajouta : — Combien je voudrais pouvoir presser vos mains chéries dans les miennes !... mais, hélas ! mes mains sont attachées !...
— Comme les miennes... — balbutia Marguerite ; — il n'y a qu'un instant encore que leurs cordes me meurtrissaient cruellement...
— Pauvre chère bien-aimée, ces misérables payeront ces souffrances au prix de leur vie !...
— Oh ! ne parlez pas de vengeance ! — s'écria Marguerite, — à quoi bon se venger ?... Dites-moi seulement, Raoul, savez-vous quels sont ces hommes ?...
— Ils appartiennent, je n'en puis douter, à cette troupe de bandits qui désolent cette partie de l'Allemagne...
— Mais, comment se fait-il qu'ils se soient trouvés là, ce soir, pour nous surprendre ?...
— Leur intention, à coup sûr, était d'attaquer et de piller cette nuit le château de Kergen... ils attendaient l'heure favorable...
— Mais alors, pourquoi se sont-ils emparés de nous et semblent-ils avoir renoncé à leur horrible projet de pillage et peut-être de meurtre ?...
— C'est bien simple ?
— Comment cela ?...
— Ils savent que vous êtes l'une des filles du baron Réginald, ils n'ignorent point sans doute que je suis gentilhomme et riche ; ils comptent, et non sans raison, tirer de vous et de moi une rançon bien supérieure à ce qu'auraient pu leur rapporter le brigandage et l'incendie...
— Vous avez raison, Raoul ! Pour avoir sa chère Marguerite et pour vous racheter vous-même, mon père donnera de grand cœur sa fortune entière, s'il le faut...
— Oh ! — répondit le jeune homme, — on ne lui demandera pas tout, et quant à ce qui nous concerne, je vous le répète, je suis riche...
— Mais en attendant que ces rançons soient payées, que pensez-vous que ces hommes se proposent de faire de nous ?...
— Je l'ignore. Cependant, il me paraît vraisemblable qu'ils vont nous conduire dans quelque retraite introuvable, dans l'un de ces antres où ils se cachent comme des bêtes fauves, quand ils ne trouvent pas de crimes à commettre...
— Oh ! mon Dieu !... et vous ne voyez aucun moyen de leur échapper immédiatement ?...
— Aucun. Je crois même qu'une tentative de fuite serait une imprudence funeste et sans résultat. Ainsi que nous le disait tout à l'heure celui qui nous paraît être le chef de ces hommes, ces bandits font bonne garde...
— Alors, il faut se soumettre ?...
— C'est le mieux, du moins jusqu'à ce que se présente une occasion de mettre leur surveillance en défaut, et, vienne cette occasion, soyez sûre que je ne la laisserai point échapper...
— Pourvu qu'ils n'aient point la pensée de nous séparer...
— Je ne le suppose pas... Chacune des actions de ces hommes a un but ; or, notre séparation ne peut en rien servir leurs intérêts...
— Que Dieu vous entende, Raoul !...
Marguerite venait à peine de prononcer ces derniers mots, qu'un des chevaliers du poignard entra dans la grotte.
— Le capitaine veut vous parler, — dit-il à Denis d'un ton brutal, — venez avec moi...
— Vais-je donc rester-là, moi ? — demanda Marguerite d'une voix suppliante.
— Oui, mademoiselle, jusqu'à nouvel ordre, — répliqua le bandit en adoucissant quelque peu son rude organe ; — mais ne vous tourmentez pas, on vous ramènera ce gentilhomme, quand le capitaine l'aura questionné...
Cette dernière affirmation rassura quelque peu la jeune fille.
— Par ici, — ajouta le bandit en s'adressant à Denis, — et dépêchez-vous, le capitaine n'aime pas à attendre !...
Le jeune homme sortit de la grotte avec son compagnon qui, chemin faisant, lui délia les mains. A quinze ou vingt pas, dans le bois, ils trouvèrent Hermann.
— A-t-on pansé la blessure de Roncevaux ? — demanda Denis.
— Oui, capitaine.
— Et comment va-t-il ?
— Beaucoup mieux. Fritz, qui sait un peu de chirurgie, et qui, à ce qu'il prétend, a étudié jadis pour être docteur, affirme que cela ne sera absolument rien... On a lavé les morsures avec du vin et appliqué des herbes dont le suc est souverain pour fermer les plaies, du moins c'est Fritz qui le dit.
— Alors Roncevaux est en état de monter à cheval cette nuit même ?
— Il souffrira peut-être un peu, mais il ira comme les autres.
— Fort bien.
— Puis-je vous demander, capitaine, ce que vous avez décidé ?
— Dans cinq minutes, nous allons nous mettre en route pour Falkenhorst.
— Il est bien tard pour y arriver cette nuit même...
— Nous nous arrêterons au point du jour dans la forêt d'Eischtal.
— Et mademoiselle de Kergen ?...
— Vous l'emmenons avec nous, pardieu !...
— N'opposera-t-elle aucune résistance ?
— Aucune.
— Comment ! elle nous accompagnera de son plein gré !...
— Oui... Donnez l'ordre de brider immédiatement les chevaux, faites préparer la selle de l'un d'eux de façon à ce qu'elle puisse servir à une femme, et, pendant ce temps, je vais vous dire comment nous devons nous y prendre pour que mademoiselle de Kergen nous suive avec une docilité et une résignation parfaites...
Au bout de quelques minutes, Denis, qui venait d'avoir avec Hermann un nouvel entretien, fut conduit dans la grotte.
— Eh bien ?... — lui demanda vivement Marguerite, — cet homme, que vous voulait-il ?...
— Ce que je vous disais tout à l'heure au sujet de notre rançon se trouve complètement confirmé, — répondit le jeune homme ; — son but est de tirer de nous le plus d'argent possible...
— C'est là ce qu'il vous a dit ?...
— Oui.
— Et, que lui avez-vous répondu ? — demanda Marguerite.
— Que, puisque nous étions en son pouvoir nous nous voyions bien forcés d'accepter ses conditions...
— A-t-il fixé le chiffre qu'il exigera ?
— Pas encore.
— Pourquoi donc ?
— Il doit, — m'a-t-il dit, — consulter son lieutenant et quelques-uns des hommes qui sont sous ses ordres...
— Mais tout cela sera-t-il bien long ?
— Dans quatre jours, nous pourrions être libres.
— Quatre jours !... une éternité !... Et, jusque-là, allons-nous demeurer dans cette sombre caverne ?
— Je ne le crois pas... nous sommes ici trop près du château de Kergen pour que ces misérables s'y croient en sûreté... Il m'a semblé, d'ailleurs, voir un mouvement d'hommes et de chevaux qui, sans doute, annonce un départ...
— Mais où irons-nous ?
— Je l'ignore absolument, et ne puis le deviner.
— Silence !... silence !... — dit Marguerite, — nous ne sommes plus seuls... on vient de marcher près de nous...
La jeune fille ne se trompait pas.
Hermann venait d'entrer dans la grotte.

XXIX. — VOYAGE.

— Monsieur, — dit Hermann brusquement en s'adressant à Denis ; — je crois, d'après notre conversation de tout à l'heure, avoir compris que vous étiez gentilhomme...
— Oui, monsieur, — répliqua Denis.
— Permettez-moi de vous demander quels sont votre nom et votre titre ?
— Je m'appelle le chevalier Raoul de Navailles.
— A merveille. J'ajouterai, et l'heure avancée à laquelle je vous ai surpris avec mademoiselle dans le parc du château de Kergen ne me permet guère d'en douter, qu'il doit y avoir entre elle et vous quelque tendre engagement... Ceci est-il vrai, monsieur le chevalier ?
— Quoique votre question soit beaucoup plus qu'indiscrete, je veux bien vous répondre que j'ai l'insigne honneur d'être le fiancé de mademoiselle...
— Je m'en doutais ; mais j'avais des raisons pour désirer en acquérir la certitude...
— Ces raisons, puis-je les connaître ?...
— Oh ! parfaitement. Nous allons, dans trois ou quatre minutes, monter à cheval et nous éloigner de ce pays...
— Eh bien ?
— Eh bien, il dépend de vous de voyager, ainsi que mademoiselle, en prisonniers, c'est-à-dire les mains attachées derrière le dos et en croupe de deux de mes hommes, ou de jouir d'une liberté relative, c'est-à-dire d'être fort bien montés sur deux de mes chevaux que vous conduirez vous-mêmes...
— Il est évident que, si vous nous laissez le choix, ce choix ne sera pas douteux...
— Vous l'aurez, mais à une condition...
— Laquelle ?
— C'est que vous m'engagerez votre parole de gentilhomme, aussi bien pour mademoiselle que pour vous, de ne point chercher à fuir jusqu'à notre arrivée, et même de ne profiter d'aucune occasion favorable, si cette occasion se présentait sur la route...
— Acceptez !... acceptez, Raoul !... — murmura Marguerite, qui se souvenait de ce qu'elle avait souffert dans le trajet du château de Kergen à la grotte.
— J'accepte, — fit Denis, qui parut céder à la prière de la jeune fille.
— Fort bien ! Ainsi, vous jurez ?...
— Je vous engage ma foi de gentilhomme pour mademoiselle de Kergen et pour moi, de ne point chercher à fuir d'ici à notre arrivée, et même de ne profiter d'aucune occasion favorable, si cette occasion se présentait sur la route...
— A partir de ce moment, vous êtes tous deux libres sur parole, — répliqua Hermann ; — j'ai trop de confiance en votre loyauté pour ne pas croire que vous tiendrez un serment, même si ce serment est fait à des hommes que vous nommez des bandits...
Et le prétendu capitaine détacha immédiatement les liens qui retenaient captives les mains de Marguerite et celles de Denis.
— Capitaine, les chevaux sont prêts, et nos gens sont en selle, — dit en ce moment un homme qui se présenta sur le seuil de la grotte.
— Monsieur le chevalier, — reprit Hermann, offrez, je vous prie, votre bras à mademoiselle pour la conduire jusqu'à sa monture... Nous partons...
Denis obéit et soutint jusqu'au dehors la jeune fille, qui, brisée de fatigue et d'émotion, n'aurait pu faire un seul pas sans son appui. Hermann et Denis soulevèrent mademoiselle de Kergen et l'assirent sur un cheval dont la selle avait été disposée à la hâte et d'une façon assez ingénieuse.
Denis s'élança sur le sien, et la cavalcade se mit en marche.
Les deux jeunes gens formaient le centre de la petite troupe. Quoiqu'ils fussent prisonniers sur parole, deux bandits, le pistolet au poing, marchaient à leur droite et à leur gauche, et rendaient par leur présence toute tentative d'évasion impossible. Nous devons ajouter d'ailleurs que Marguerite ne songeait nullement à fuir, et que depuis qu'elle savait que l'on n'exigerait d'elle qu'une rançon, et depuis surtout que son fiancé était à côté d'elle, elle avait pris à peu près son parti d'une captivité de passagère, et elle ne se tourmentait guère que de l'inquiétude de son père et de sa sœur.
Hermann, qui se tenait à côté de la colonne, ne tarda guère à mettre son cheval au grand trot. Le reste de la troupe l'imita.
Marguerite, comme la plupart des jeunes filles de son époque, montait admirablement bien à cheval ; cette rapide allure ne lui causa donc aucune gêne. Elle profitait des montées ardues, où le trot des chevaux se ralentissait forcément, pour échanger quelques mots avec Denis, qui l'encourageait de son mieux.
On marcha ainsi durant quatre heures.
Au bout de ce temps on atteignit la lisière d'un grand bois, dans lequel la cavalcade s'engagea. C'était la forêt d'Eischtal, où l'on devait passer la journée.
En ce moment, les premiers lueurs de l'aube blanchissaient le ciel à l'orient.
On passa d'abord sous la voûte épaisse formée par l'entrelacement des rameaux d'arbres séculaires. On pénétra ensuite par des chemins à peine tracés et que les chevaliers du poignard connaissaient seuls, au milieu d'un fourré inextricable.
Là, se trouvait une étroite clairière, et, au milieu de cette clairière, deux ou trois huttes abandonnées, pareilles à celles dans l'une desquelles Denis avait été initié jadis aux mystères de l'association malfaisante dont il était maintenant le chef. La moins écroulée de ces cabanes fut mise en état de recevoir Marguerite, c'est-à-dire qu'on amoncela à la hâte des mousses et des feuillages pour former une couche sur laquelle il lui fut possible de se reposer.
Les chevaux, dessellés et débridés, eurent la liberté de paître jusqu'au soir l'herbe fine et touffue de la clairière.
Quand aux hommes, ils se livrèrent au sommeil ou s'occupèrent à divers jeux de hasard, selon leurs caractères, leurs goûts, et, surtout, leur fatigue.
Denis, écrasé de lassitude, s'était endormi presque aussitôt dans une cabane voisine de celle de Marguerite.
La journée s'écoula sans amener le moindre incident qui méritât d'être rapporté.
La nuit vint.
Vers onze heures du soir, la cavalcade se remit en marche.
De la forêt d'Eischtal au château de Falkenhorst il n'y avait guère que six lieues. — Cet espace fut franchi rapidement, et il n'était pas deux heures du matin quand un éclaircissement de la bande alla se faire reconnaître à l'entrée des souterrains et annonça la venue du capitaine et de ses hommes.

(A continuer.)

Vous devez toujours avoir une bouteille du Liquide de Jacobs par-devers vous.